

LE COMPLEXE DU GRIMOIRE

Récit d'un cheminement personnel vers l'hyperbole

Thomas MAURICE

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

« Le souvenir, la prophétie et le fantasma — le passé, le futur et le moment de rêve entre eux — ne forment qu'une seule contrée, vivant une seule et immortelle journée.

Savoir ceci, c'est la Sagesse.

En faire usage, c'est l'Art. »

Clive BARKER, *The Great and Secret Show*

I

LES CHRONIQUES DU SIMULACRE

J'ai reçu mon premier livre de Marc Richir comme on reçoit un grimoire ; des mains de mon père. Non pas qu'il ait été philosophe ou simplement féru de phénoménologie, bien qu'en effet, certains hommes, tout séculiers soient-ils, peuvent parfois être pris par une passion pour la question du phénomène. Ils vont alors jusqu'à se risquer dans les cryptes du jargon et la cathédrale des œuvres, animés par cette curiosité d'aventurier qui abat les murs des sanctuaires. Non, ce n'était pas un livre qui lui appartenait et qu'il avait parcouru en tous sens avant de m'en léguer la piste encore fraîche, mais un livre qu'il m'avait offert. Cela a valu tout autant comme reconnaissance et passation de pouvoir. Mon père était certes un intellectuel. Écrivain et historien, il avait été forgé dans le feu d'une pensée marxiste demeurée attentive à l'expression concrète des contradictions, attisée par le mouvement du réel, pas encore étouffée sous la scholastique ou le dogme. Mais il conservait de sa formation une sorte de méfiance décidée envers tous les types d'abstraction et jusqu'aux raisonnements — qu'il qualifiait d'« idéalistes » — qui ne portaient pas du “ présupposé réel ”. Pour qu'un cerveau pense, il lui fallait le corps d'un être vivant, nourri, entretenu et abrité des dangers extérieurs, c'est-à-dire habitant une société ; réalité sociale qui n'était pas tombée du ciel, mais avait été produite par d'autres hommes et exigeait d'être reproduite pour d'autres hommes.

Or, ce qui me taraudait plus que tout, depuis mon plus jeune âge, ce qui me faisait veiller jusque tard dans la nuit, les yeux noyés d'obscurité, c'était justement cette question tenace : pourquoi un cerveau pense-t-il ? Comment peuvent donc naître ces choses telles que des pensées ? Pour quelle raison la vie s'atteste-t-elle en nous essentiellement par des pensées ? Métaphysique que tout ceci, m'était-il souvent répondu. Ce qui évidemment n'étanchait en rien ma soif d'élucidation.

Ce n'était pas, en effet, un désir ordinaire : c'était un sortilège. Parfois, la “ formule ” naissait au creux de ma tête, au beau milieu de la rue, ou en classe, alors que l'institutrice et les autres enfants ne se doutaient de rien, ou dans une fête foraine, emmitoufflé de lumières, ou bien au cœur de la nuit, lorsque l'on sent l'haleine des ténèbres

sur son visage. “ Je n’arrive pas à y croire. ” Comme une incantation ; une fois inspirée, une fois prononcée sous le crâne, le monde brusquement devenait incertain, se déréalisait, n’était plus que volutes suspendues sur le vide, ondulant au gré de vents impossibles. “ Je n’arrive pas à y croire. ” J’y suis, je suis en train de me mouvoir, je suis en train de respirer, ici, maintenant, mais je n’arrive pas à y croire. En pleine veille, je me sentais m’enfoncer dans ce flottement propre à certains états de lucidité onirique, qui surgissent au sein du songe et en rompent soudain l’insouciance. C’était ce que les adultes allaient m’apprendre à appeler “ être perdu dans ses pensées ”. Un ravissement semblable aux instants de déjà-vu ou lorsque les distances se mettent à danser et que revirent jusqu’à l’indistinction le proche et le lointain, dans ces moments de fatigue intense que connaissent parfois les enfants. Ces vertiges pouvaient durer un certain temps et revenaient me hanter régulièrement ; je les goûtais tous comme on apprécie la visite de vieux amis. Il y avait cette force qui pouvait défaire le monde et m’entraîner dans sa fugue. C’est pourquoi le grief de métaphysique qu’on souhaitait m’imposer comme un fermoir ne pouvait être suffisamment solide pour résister à l’assaut de tels instants d’évanescence. C’était les brumes du rêve qui faisaient fondre l’acier des cadenas. Il n’y a dès lors pas vraiment à s’étonner si j’ai plus tard envisagé la phénoménologie comme un art du crochetage. Aligner les goupilles du monde sur la ligne de césure de l’âme et déverrouiller la toute-puissance tyrannique des évidences et des *habitus* pour déchaîner le phénomène, cet Être sauvage des choses et des sens, jusqu’ici dissimulé dans les combinaisons des images et des mots, afin de lui faire respirer le même air que celui des chimères. C’est sans doute pourquoi j’ai pu me sentir en terrain si familier dans la conception richirienne de l’*epochè* : duper le Despote et lui “ faire les apparences ”, comme on fait les poches. Cela réclamait de faire pivoter les institutions symboliques sur elles-mêmes, patiemment, méthodiquement, comme un cambrioleur exercé, jusqu’à sentir le déclic indiquant que la serrure a cédé, et que la cage est ouverte. Alors, complice de l’envol de l’Être volé — si bien dérobé au regard qu’il est posé juste sous nos yeux —, le phénoménologue se prend à jouer les Arsène Dupin.

Cependant, en y repensant, je dois bien concéder un certain malaise d’enfant. Pas vraiment une angoisse, à peine une inquiétude ; disons, juste une perplexité profonde devant la possibilité que le monde se refuse ainsi à être contenu dans les bornes qui lui étaient assignées. Je découvrais que l’esprit était un être des lisières, un rôdeur condamné à arpenter indéfiniment les marches de contrées fugitives. J’affectionnais cette étrangeté, je la chérissais même comme un recoin secret où l’on aime à se blottir, mais elle signifiait aussi que les adultes n’étaient pas les maîtres des limites et que rien n’était absolument certain. S’il suffisait de “ ne plus y croire ” pour faire tanguer la réalité, comment résister à la tentation de faire chavirer le navire ? Et quel était ce mystérieux capitaine des naufrages qui manœuvrait toujours vers ces récifs ? Ce ne pouvait être moi, puisque, chaque fois, ces vagues de doute me submergeaient par surprise et menaçaient parfois de m’engloutir. Qui alors ? Quel était le processus qui décidait de ce soudain roulement des apparences ? Être sauvage, être volage — pour captieuse et capiteuse qu’elle soit, cette ivresse du phénomène ne cessait donc de m’échapper, et n’a jamais cessé. Tout comme je n’ai jamais cessé de lui courir après, comme on court après l’orage. Je ne comprenais tout simplement pas ce qui se passait dans ma tête, lors de ces paresseuses de l’évidence.

Mon père a alors entrepris de m'expliquer le fonctionnement du cerveau, afin de répondre à mes questions, régulières et pressantes. J'en étais ravi. J'attendais avec impatience ces heures passionnantes, de discussions interminables et de schémas étalés sous mes yeux — j'ai sûrement hérité de lui cette manière de penser par l'espace. Le concept de “cerveau reptilien” avait, entre autres, exercé sur moi une forte fascination. L'idée que le lieu de mon esprit ait pu être constitué de couches de plus en plus archaïques me précipitait dans une consternation méditative. Au plus profond de moi, se lovaient de bizarres complicités avec les éons les plus obscurs de la vie et cette promiscuité, ou cette parenté, avec leurs spasmes souterrains me grisait autant qu'elle m'effrayait. Peu à peu, les exposés paternels étaient devenus pour moi une forme d'épopée, retraçant les œuvres civilisatrices du cortex, aux prises avec sa Némésis grouillante et limoneuse. Puis, vint le problème de la formation des images visuelles dans le cerveau. Je revois mon père attablé et concentré sur le dessin qu'il griffonnait au fur et à mesure sur le coin d'une nappe en papier. Toutes sortes de flèches partaient de nulle part et traversaient un globe oculaire disproportionné, puis tournaient en tous sens pour parcourir les circonvolutions d'une cervelle minuscule qui ressemblait davantage à une patate difforme. Il s'agissait d'une histoire de photons, captés par des miroirs physiologiques, et traduits ensuite en signaux électrochimiques qui, comme par magie, faisaient émerger une perception — une conscience. J'ai été transi d'un véritable frisson. Le fantasme qui s'ensuivra ne me quittera plus jamais. Je devais avoir six ou sept ans.

S'il en était ainsi, si mon père avait raison, si vraiment les sensations se résumaient à un jeu de rebonds sur les parois cérébrales, alors la conscience était comme ce corridor noir qui naît au creux de deux miroirs qui se dévisagent : le baiser torve d'une étreinte impossible. Je comprenais maintenant pourquoi — alors que je me savais présent, là, “en chair et en os” — il me restait toujours malgré tout un arrière-goût de rêve sur le fond de l'âme. Mon regard se découvrait tenu à distance par ces images, ces couleurs et ces réflexions, qui différaient à l'infini tout contact avec la réalité. Un imperceptible intervalle se glissait toujours au cœur de mon mouvement vers le monde et faisait trembler les lignes de fuite. Alors, il était impossible “d'y croire”. Ce n'était finalement pas les choses que je voyais, mais uniquement leurs fards de lumière dont elles s'affublaient clandestinement, pour camoufler Dieu sait quelle difformité, et l'univers entier se mettait ainsi à défiler comme une inquiétante mascarade. Le drapé satiné du monde pouvait à tout moment se révéler comme le modelé trompeur d'un rideau tissé de catastrophiques méprises et jeté négligemment par le cortex frontal sur des milliers de fosses à serpents. Toute cette existence ne serait alors qu'un effroyable vice de formes, un problème de Molyneux aux proportions intolérables. Je ressentais là comme une variété hallucinée de sentiment océanique ; une stupeur hadale. Un trouble comparable à celui qui parfois point lorsque, pendant un bain de mer, lors d'une après-midi d'été, saoulé par le soleil et bercé par le large, l'on se retrouve trop loin du rivage et que surgit insidieusement la pensée des gouffres qui baillent, loin au-dessous de soi — sombres, glacés, insondables. Le silence se fait alors, pendant que l'on continue malgré tout à battre des jambes pour rester la tête hors de l'eau, conscient que chaque mouvement risque d'attirer chaque fois un peu plus les abîmes à soi. On scrute alors la turbidité des profondeurs pour identifier quelque chose, n'importe quoi, mais, hélas, on ne parvient qu'à racler les miroitements éparpillés à la surface, le regard nargué par les éclats muets de son propre reflet.

Juste derrière les cloisons de mes yeux et de ma peau, *tout juste derrière*, je soupçonnais des ténèbres immenses, anciennes, qui rôdaient autour de moi, me toisant et me reniflant, au hasard de leurs reptations, piaffant de me savoir aveugle à leurs approches. C'était une vieille obscurité, plus vieille que la vie elle-même — une "arrière-vie" comme l'on pourrait parler d'arrière-monde —, qu'Arthur Machen a parfaitement décrite dans *Le grand dieu Pan* : « *La lumière de la pièce avait tourné aux ténèbres, mais non pas à ces ténèbres de la nuit, quand les objets ne se perçoivent plus que de façon vague, je pouvais tout voir encore distinctement. C'était comme la négation de la lumière* ; les objets étaient présents à mes yeux, si je puis dire, sans intermédiaire [...] ».¹ Oui, c'était bien cette obscurité là dont il était question : une obscurité originaire, première, qui était la vraie physiognomie du monde. Ainsi, même en plein jour, derrière la transparence apocryphe de la clarté, sous les éclaboussures chatoyantes et les croûtes moirées, les choses gisaient dans une nuit perpétuelle. Et j'aurais eu beau allumer toutes les lampes de la Terre, qu'aucune n'aurait jamais pu dissiper cette noirceur primale, ni même simplement la repousser. L'idée selon laquelle il aurait suffi de ce tout petit pas de côté, de cette infime déviation par rapport au regard, pour créer un jour entre les apparences et contempler, depuis ce pertuis interdit, la maçonnerie noire de ces espaces primordiaux, il me semblait que cette idée, si elle était seulement pensée jusqu'au bout, si elle était méditée réellement et sans pudeur, devrait pétrifier d'effroi n'importe qui, et jusqu'à la folie. Il est vrai qu'alors, les manèges de la lumière pouvaient paraître comme un bienheureux réconfort.

Mais pourquoi la Nature aurait-elle donc été charpentée selon une telle dichotomie entre la réalité et la perception ? Il devait y avoir une raison, un responsable, à cette indicible malfaçon. *Qui*, justement, avait pris soin de nous épargner cette vision de la véritable face des choses, en nous confinant à double tour dans une telle vie factice ? Qui préservait avec tant d'application ce malentendu d'abattoir ? Qui cousait nos œillères aussi précautionneusement et nous menait ensuite, comme du bétail, le long d'innombrables couloirs à l'odeur de sang ? Rien n'empêchait que je ne sois, *en ce moment même*, enfermé dans une salle toute noire, aux mains de geôliers sans noms, ni visages, des images projetées directement sur mes rétines et d'étranges prothèses arrimées à mon corps par une machinerie baroque et aberrante, sarcophage composite intégralement affecté à l'entretien de mon ignorance ? Une salle toute noire, de cette obscurité native, destinée à devenir *ma* cellule de ténèbres, à accueillir mon supplice personnel, à m'offrir en pâture aux appétits étranges de ces tourmenteurs bien discrets. Parler d'une perte de l'évidence est ici un doux euphémisme. Il s'agirait plutôt d'horreur ; cette angoisse sans l'attente, cette panique sans la folie, cet ultime sentiment du refuge, lorsqu'on ne peut plus en avoir que la nostalgie. L'horreur agite un recoin de l'âme que les enfants connaissent bien. De là-bas, si l'on se penche suffisamment, on peut entendre la raison craquer, mais pas rompre. En ce sens, l'horreur n'est que la sœur jumelle du sublime. Pour ma part, en tous cas, je n'ai jamais su rejoindre le seuil du sublime autrement que par le goulet de l'horreur. C'est pourquoi la salle noire et ses chirurgiens monstrueux, opérant à même ma vie, atablés à mes frontières pour y accomplir leur travail de faussaires, sans que j'en sache rien, sans que je puisse rien y faire, écartelant et dévidant mon corps pour le rectifier en simple boyau offert aux curiosités des ténèbres, furent pour moi les fidèles compagnons de cauchemar de toute ma jeune vie et eurent sitôt projeté de me prendre pour petit page ; comme si la

¹trad. fr. P.-J. TOULET, Paris, Libro, 1995 ; je souligne.

simple pensée de leur existence avait fait de moi leur obligé et leur involontaire apprenti. Mon père, bien évidemment, avait dû se sentir déçu et, sans doute, quelque peu fautif de me voir nourrir ce genre de pensées, alors qu'il avait tenté au contraire de les apaiser par ses explications. Sa riposte ne s'était donc pas fait attendre. « Écoute, si tu es vraiment assailli par ces doutes, va donc t'asseoir au milieu de la route et attends un camion. Tu vas savoir tout de suite si le monde n'est qu'une illusion. » Il appelait cela "l'épreuve du principe de réalité". J'entendais ça plutôt comme "l'argument du poing dans la gueule". Le silence de la salle noire demeura donc scellé une bonne partie de mon enfance.

Mais ce ne serait pas rendre justice à mon père que de le faire passer pour un ours matérialiste aux certitudes bornées. Nous pouvions, au contraire, avoir de très longues "disputes" philosophiques, et des plus spéculatives. Il m'a, en ce sens, appris à batailler pour défendre mes intuitions, jusqu'à ce qu'elles se brisent ou s'aiguisent au travers de la tempête — avec lui, l'unité minimale du langage n'était plus tant le phonème que le "polème". Non, je crois seulement que, parfois, la teneur de mes interrogations lui faisait peur ; peur pour moi. Il s'agissait finalement d'une réaction bien plus protectrice que réductrice. D'ailleurs, à bien y réfléchir, c'est en grande partie grâce à lui que je me suis tourné vers la phénoménologie. Mes parents m'ont, en effet, donné une éducation très critique, c'est-à-dire éminemment kantienne, et m'ont en quelque sorte initié à la disponibilité au sublime. De ma mère, j'ai reçu la haine de Dieu et la passion des immensités étoilées ; de mon père, j'ai appris l'amour de l'Humanité et la fièvre de la loi morale. Leur idéal communiste m'a enseigné que l'être humain était le sacre des œuvres de la liberté. Leurs principes révolutionnaires, et donc viscéralement républicains, m'ont donné en partage une rage inépuisable contre tous les fers ; y compris, ceux que l'on ne voit pas et qui se servent de nous pour nous asservir. C'est ainsi, finalement, la culture marxiste dont je suis issu — et son culte du concret, du "praxique" — qui a éveillé en moi cette exigence du soupçon. Je ne voulais pas me raccrocher à des fantasmagories, qui empêchaient toute action réelle (on n'agit pas sur des illusions, on est agi par elles). Je désirais la réalité, et rien d'autre — quelle qu'elle fût. Or, la "matérialité" ayant été pulvérisée sous mes yeux en une poussière de sensations, il me fallait trouver un autre étalon du réel, qui me servirait de pied de biche pour enfoncer la porte de ma cellule — ce sera finalement le phénomène, cet "à vif" de la vie, tout à la fois insaisissable et incontestable. Mon obsession de la réalité n'était donc pas d'abord et avant tout de l'ordre du théorique ; elle relevait tout au contraire de considérations profondément pragmatiques. Il était question de libération, de délivrance. En bon guérillero des arrière-mondes, mon objectif ne consistait pas exclusivement à comprendre les rouages de la captivité, mais davantage à en démonter la mécanique pour briser le dispositif et revendiquer la réalité en héritage. Je rêvais d'une humanité rétablie dans ses droits, capable de transformer l'existence et de la façonner à la semblance de ce lieu de réconciliation que j'entrapecevais parfois dans mes vertiges — un lieu de lumières plus denses que les ténèbres et d'obscurités qui magnifiaient ce qu'elles abritaient. Seulement, pour ce sacre du prodige, il fallait d'abord juguler les oppresseurs invisibles et prendre d'assaut la salle noire.

Au cours de mon adolescence, celle-ci était devenue bruyante, presque tapageuse, encombrée. Les tortionnaires mutiques étaient moins précautionneux, moins discrets, ils allaient jusqu'à s'échanger des murmures et, parfois même, élever la voix. Que se passait-il là-bas, derrière le mur des apparences ? Un vent de panique

soufflerait-il au sein de l'administration des leurres ? Il fallait dire que, depuis mes douze ou treize ans, j'étais passé à une phase offensive. Je fixais des heures durant le mur de ma chambre, en espérant qu'enfin, à force de concentration, il se craquellerait et tomberait en lambeaux, avant de disparaître et me précipiter face à ce qui demeurait *au-delà*. Ce fut, bien évidemment, une longue litanie d'échecs, mais j'ai acquis, lors de ces heures perdues à me cogner l'esprit contre les murs, une certaine familiarité avec les soubresauts de la pensée, avec ses hésitations et ses peurs, ses reculs et ses impossibilités, ses merveilles aussi. J'avais appris à jouer de ses intermittences, car je savais qu'une tension trop grande et butée ne conduisait bien souvent qu'à un mal de crâne persistant et une chute forcée dans la banalité du quotidien pendant plusieurs jours. Faire alterner la pression et le relâchement, c'était s'assurer une prise pour surprendre les illusions en train de se tisser et pouvoir ainsi en étudier l'architecture. J'étais persuadé qu'en démontant les engrenages de la perception, je parviendrais à prendre la machine en défaut et à enfin ouvrir les yeux sur la salle noire ; tout à la fois forge des illusions et foyer de la réalité.

Avant d'entrer dans ma quinzième année, totalement habité par cette recherche, je me suis attelé à l'écriture de mon premier — et unique — roman, *Le simulacre*, que l'on pourrait qualifier de roman de “ métaphysique-fiction² ”. C'était en quelque sorte une somme de mes réflexions sur l'essence de la réalité, prenant prétexte de la fable pour aller plus loin que ne me l'avaient permis mes tentatives de libération laborieuses. J'ai mis deux ou trois ans pour le boucler. Je l'avais tout d'abord conçu comme un simple récit fantastique, puis s'étaient imposées des nécessités métaphysiques. Il s'agissait de relater les chroniques de la salle noire. Que devait-il arriver si quelqu'un venait à découvrir que sa vie n'était qu'un simulacre ? S'il parvenait à en comprendre la trame, pourrait-il la modifier et la distordre suffisamment, jusqu'à la faire se déchirer et révéler une brèche pour l'esprit, une issue vers le corps ? Ce bagnard transcendantal saurait-il échapper à la vigilance des gardiens, avant que ceux-ci ne comprennent son plan d'évasion et ne le renvoient à une torpeur plus profonde ? C'était devenu une véritable fixation : comment réussir à tromper une sentinelle omnivoyante ? Car, si réellement la chair était impuissante, engourdie et livrée totalement aux caprices de mécanismes diaboliques, et que l'âme était disséquée, inspectée à la loupe pendant son rêve éternel, comment dès lors abuser les cerbères et demeurer certain que la fuite n'allait pas être découverte — ou bien, pire encore, orchestrée par les bourreaux eux-mêmes et se révéler ainsi comme un nouveau rouage de la machination ?

Toutes mes pensées de l'époque étaient tournées vers la résolution de cette intrigue transcendantale. (Toutes, sauf quelques unes qui s'autorisaient parfois en chemin de petites embardées vers les éléments féminins de mon environnement. Le corps avait beau demeurer inaccessible, immobilisé de l'autre côté des apparences, il ne cessait jamais toutefois de faire résonner ses appels et les courbes des filles m'apparaissaient comme autant de petites parenthèses phénoménologiques, leur respiration comme d'exquises esquisses d'*epochè* à fleur de peau, grâce auxquelles je pouvais, un instant, me délester des chaînes du monde.) J'avais caché des copies des *Prisons* de Piranèse à l'intérieur de mes cahiers de cours et, au lieu de prendre en notes les voix monotones ou discordantes de mes professeurs, je détaillais les gravures du regard, en méditant fébrilement sur les secrets de leurs labyrinthes. Je

² J'ai appris par la suite, en lisant *Phénoménologie en esquisses*, que c'était le terme même qu'Anne-Marie Roviello avait un jour employé pour décrire la phénoménologie de Richir ; grâce lui soit rendue pour ce trait de génie.

débridais alors totalement mon imagination carcérale et visitais par la pensée les escaliers et les cellules, les halls et les coursives, les antichambres et les archives de ces métropoles de la sujétion et du sommeil. Mais, pendant que je poursuivais inlassablement *Le simulacre* et que je m'approchais du dénouement au cours duquel mon protagoniste central descellerait enfin les paupières, j'en suis venu à me demander à quoi décidément pourrait bien ressembler une prison pour l'âme. Ce ne pouvait être seulement ces successions de corridors déserts et poussiéreux, sillonnés d'obscurité, et ces salles vides, peuplées par un silence sans trêve et par des corps délaissés ou besognés par des ombres. Toutes ces images demeuraient des représentations conçues dans les entrailles du cachot, des symboles inspirés par ses barreaux. La citadelle noire elle-même et ses pléthores d'oubliettes n'étaient après tout qu'une allégorie instinctive. Mais quelle était en définitive la forme de notre *vrai corps* ? Pouvait-on seulement employer un tel mot pour décrire cette part de nous qui demeurait confinée de l'autre côté ? Et quelle pouvait être la nature des entraves qui la retenaient ainsi ? Par ailleurs, s'il s'agissait de passer derrière le mur des apparences, cela signifiait-il que la réalité n'avait pas d'apparence *du tout* ? Comment alors la différencier du néant ? Cela voulait-il dire qu'il n'y avait tout simplement *rien* ? Rien que l'envers des apparences, que rien n'empêchait, en ce cas, de reconduire vers d'autres apparences ? C'était à la fois une interrogation presque pragmatique (si l'on peut oser employer ce terme dans ce contexte), dès lors qu'il s'agissait d'envisager les modalités concrètes d'une évasion, celle-ci dût-elle conduire hors du monde ; en même temps qu'une problématique littéraire, puisqu'il était question de parvenir à dépeindre, à l'aide de vocables et d'idées issus de l'illusion, ce qui était censé relever de la réalité ; ainsi qu'une angoisse transcendantale, qui touchait aux conditions de possibilité mêmes d'une expérience par principe interdite ou impossible. Bref, comment écrire et décrire ce qui défiait tout à la fois la raison, la perception, l'imagination ?

On avait évoqué devant moi, lors d'une " discussion d'adultes ", certains philosophes qui considéraient que la pensée humaine n'était, et ne pouvait être, qu'un assemblage discrétionnaire de choses perçues et que la composition, ou la décomposition, demeurait l'horizon ultime des capacités imaginaires de l'être humain ; la création étant la prérogative de Dieu seul. Cette idée m'était insupportable et m'apparaissait comme un gant jeté au visage. Se plier à cette conception, ç'eût été entériner le monde comme une sorte de cercle vicieux, dont seul Dieu pouvait actionner le disjoncteur, et dont il était par conséquent impossible d'en sortir. Tout mon être entraînait en insurrection à cette seule pensée. Il fallait absolument que je prouve que la race humaine était capable de transgresser ses propres carcans pour envisager l'impensable et triompher de l'usurpateur omnipotent. C'est ainsi que *Le simulacre*, de récit fantastique, était passé au conte métaphysique, avant de s'achever en quête hyperbolique. Car ce dont il était question — je le comprendrai plus tard —, c'était bien l'hyperbole, ce geste des confins qui tord les horizons pour leur faire épouser l'au-delà du lointain, cette contrée défendue, là où l'esprit humain est censé trouver ses limites.

II

LA CONJURATION DU MALENCOTRE

Les *Méditations phénoménologiques*. Je me souviens des rayonnages de la librairie. Clairs, extrêmement propres et bien rangés, presque chirurgicaux. Je n'étais pas du tout dans la disposition d'esprit pour dénicher un grimoire. C'est néanmoins ce qui se passa. J'aurais toutefois dû le prévoir, le sentir venir. J'avais achevé les œuvres de Lovecraft dès l'âge de dix ans et mon univers intérieur était par conséquent bordé par les abysses, peuplé de créatures innommables que la raison se refusait à décrire et encombré d'ouvrages blasphématoires, rongés par les vers, recelant les secrets inavouables de l'univers. J'ai donc passé mes jeunes années à fureter chez les bouquinistes et dans les librairies de livres anciens, en quête d'un tome contenant une trace de cette connaissance interdite, dans l'espoir de pouvoir un jour soulever le voile de la réalité et percevoir la rumeur qui s'échappait de l'abîme. Tout cela pour dire à quel point mon regard était pourtant aguerri dans cette discipline singulière qu'est la recherche de grimoire sur étagères. Mais la stupeur me saisit à la lecture du titre. *Les Méditations phénoménologiques*. Cela arrivait comme une réponse. Et pour cause.

J'ai sorti le volume et l'ai feuilleté avec une sorte d'appréhension. J'avais peur d'avoir mal espéré. J'ai compulsé le sommaire, alléché par les mots que je voyais se détacher sans trop y croire : « *époque hyperbolique* », « *simulacre ontologique* », « *Dieu despote* », « *pluralité phénoménologique des mondes* », « *organe phénoménologique de phénoménalisation* ». J'avais repris depuis peu mes études de philosophie, après quelques années d'errance, et je venais tout juste de redécouvrir la phénoménologie, à nouveaux frais. Le lien était donc encore ténu et mal assuré avec ce que j'avais pratiqué depuis toujours, mais, à travers ces expressions ésotériques, et bien qu'intimidé par la difficulté du verbe — qu'il serait stupide de nier —, j'ai immédiatement reconnu une patte qui avait laissé son empreinte en moi, depuis l'enfance. Je peux imaginer sans peine, et même comprendre parfaitement, que ce genre de jargon, chez un profane, a de grandes chances de provoquer haussement d'épaules ou sourire en coin. Mais je pense qu'on ressaisira sans mal, maintenant, à quel point ces concepts, forgés à l'épreuve du phénomène, ont pu m'apparaître là comme des clefs, plutôt que comme des barbelés. Quelqu'un avait parcouru des labyrinthes qui ne m'étaient pas totalement inconnus, avait, apparemment, inventé des boussoles qui s'adaptaient à la folie de leurs lacis, dressé des cartes de chemins qui ne demeuraient jamais les mêmes, tracé les méandres de continents crépusculaires, dérivant au gré de secousses architectoniques. Voilà sans doute pourquoi j'ai eu cette vive impression de tenir un grimoire entre mes mains. Il n'y avait ni poussière, ni asticots ; ni parchemin, ni reliure en cuir crevassée. Rien de tout cela, sinon une langue mystérieuse qui s'essayait à déchiffrer les glyphes qui couvrent les murs du vécu, sinon un ordre des déraisons qui détaillait par le menu tous les stigmates qui estampent la pensée aux prises avec ses propres ronces.

J'ai senti l'ombre lourde de mon père se profiler derrière moi. Il a posé sa main sur mon épaule, afin d'apercevoir ce qui semblait tant m'absorber et sans doute aussi pour me signifier que lui en avait terminé avec le libraire à propos de sa séance de signature, la semaine suivante. Je me suis tourné vers lui, le regard enthousiaste, le sourire incrédule.

— Tu as vu ?

— Quoi donc ?

— Regarde.

Je tapotais une page de mon doigt pour lui montrer le paragraphe qui suscitait mon exaltation — cela concernait la réduction du simulacre ontologique par l'*epochè* hyperbolique. Il s'empara du livre et l'approcha de ses yeux avant d'ajuster la distance (il s'était toujours refusé à porter des lunettes, sans doute par coquetterie, clamant à qui voulait bien l'entendre qu'il aurait pu « être pilote de ligne de l'œil droit »).

— Hmm... Eh bien ?

— Le simulacre, papa. Le simulacre.

Cette fois, il ne s'était pas moqué du jargon, ni n'avait fait de remarque sur l'abstraction stérile ou coupable des philosophes. Il s'était seulement contenté de sourire, examinant l'ouvrage pendant un bref moment, en silence.

— Alors, mon fils, ceci est un cadeau. Je ne comprendrais probablement pas un traître mot de ce livre, mais, effectivement, il m'a tout à fait l'air d'être pour toi.

Mon père venait de me couronner d'un bonnet phrygien — sans pompe, ni cérémonie, mais avec une étrange mélancolie dans le regard.

Nous sommes rentrés en voiture vers notre appartement de la banlieue est, alors que le jour commençait déjà à décliner. Aussitôt, je me suis enfermé dans ma chambre, j'ai exilé mon ordinateur vers un coin de mon bureau et extirpé le sous-main de cuir que je réservais aux grandes occasions — la contemplation, par exemple, d'un petit manuscrit arabe que j'avais réussi à acquérir après des mois et des mois d'économies, hypnotisé par la rudesse de la reliure de peau et le délicat mystère émanant des cicatrices noires et rouges qui balafrèrent le papier jauni et cassant. J'ai dû passer une bonne partie de la nuit à lire et cabrioler entre les pages des *Méditations* sans discontinuer. Plus j'avais avancé dans ma lecture et plus j'étais persuadé qu'il y avait, dans *ces* méditations, des réponses — des réponses que je n'avais pas obtenues, ni avec les *Méditations métaphysiques* de Descartes, ni avec le Husserl des *Méditations cartésiennes*. Mais il ne saurait être question ici de minimiser le génie philosophique de ces deux auteurs — même pas de le relativiser, certainement pas. Je ne me situe pas là dans les eaux de ce genre de problématiques. Ce que je dis simplement, c'est qu'à cette époque, je n'avais pas eu le sentiment de trouver de réponses à *mes* questions, chez Descartes et Husserl. Ou plutôt, je n'avais pas eu l'impression d'être pris au sérieux. Je les avais sentis empressés, impatients d'en finir avec ma "salle noire", avec ce qui avait été pour moi l'obsession de toujours, un aiguillon incessant, fouillant ma cervelle nuit et jour, à savoir la question du *solipsisme*.

J'avais appris que c'était le mot qui qualifiait mes inquiétudes métaphysiques suite à une longue discussion avec mon oncle, un soir d'été en Creuse. Nous avions pris l'habitude de converser ensemble sur toutes sortes de sujets, notamment philosophiques, mais cet échange vespéral restera gravé dans ma mémoire. Nous fîmes ensemble la fin du *Simulacre* et mon imminente entrée en classe de philosophie, au lycée, lui, fumant un de ces éternels petits *Cohiba*, et moi, m'acharnant à tirer sur une *Populares*, des cigarettes cubaines qu'une amie m'avait rapportées de là-bas et dont le papier laissait un goût sucré persistant sur les lèvres. L'obscurité est rapidement tombée et, assis sur le banc de pierre du jardin, les jambes croisées et la tête levée, le rougeolement du tabac en

contrepoint du scintillement des étoiles, nous étions comme adossés aux éclats de voix et de rire provenant du salon, soutenus par la lumière feutrée qui nous en parvenait à travers les portes-fenêtres. C'était une nuit profonde. Pas un de ces plafonds ocres et bas en quoi consistent les nuits des villes, mais bien une pupille noire et immense, maquillée de lueurs anciennes, qui s'égrenaient par myriades ou en nébulosités laiteuses. Une obscurité abyssale qui prête au vacillement et que l'on ne peut rencontrer qu'en s'éloignant du caquetage permanent de l'éclairage urbain. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai associé le Malin Génie à ce regard perçant et vagabond qu'on pressent dans la noirceur du ciel nocturne. Car, c'est lors de cette soirée que me fut présenté pour la première fois cet éminent camarade que devint Descartes pour moi. Mon oncle avait pris sur lui de m'expliquer le doute hyperbolique et le principe du *Cogito*. La difficulté résiduelle, me disait-il, et non des moindres, était de savoir comment s'arracher à l'attraction écrasante de cette certitude pour en tirer quelque chose d'autre que soi : c'était là tout le problème du solipsisme. Cela me fit l'effet d'une bombe. Seul, je pouvais donc tutoyer l'univers et humilier Dieu, puisque, même au cœur de l'incertitude et des fables, se logeait l'évidence cruciale de ma propre pensée. Je me sentais témoin d'un prodige et mon regard s'emplissait d'orgueil et de défi, en plongeant dans les abîmes froids et ténébreux qui s'épalaient devant moi. J'aurais presque pu percevoir un tremblement de colère agiter les astres au-dessus de ma tête. Je me sentais invincible. Dès le lendemain, j'ai foncé dans la bibliothèque de la maison pour y dénicher le précieux ouvrage. J'ai lu avec une voracité réjouie les premières méditations. Puis, j'ai éprouvé une sorte d'inconfort. En effet, dès qu'il a été question d'une preuve de l'existence de Dieu et de déduction par l'idée d'infini, je me suis soudain senti floué, aux prises avec un talentueux prestidigitateur — ne sachant trop s'il fallait applaudir le tour de passe-passe ou passer les mains dans mes poches pour vérifier qu'il ne me manquât pas cent thalers. Si réellement l'existence du monde demeurerait suspendue à une pétition de principe telle que la perfection divine, alors il fallait faire bien peu de cas du monde. Ce qui ne m'empêcha aucunement, cependant, de lire et relire encore les méditations première et seconde, comme un enfant qui, bien que sachant par cœur l'inévitable dénouement, ne se lasse pas de son conte préféré. *Le Je suis, j'existe* était devenu mon loup dans le puits.

Ces méditations estivales avaient allumé en moi un incendie qui n'était pas près de s'éteindre. Puisqu'à mes yeux, Dieu ne pouvait être convoqué pour sauver le monde, il fallait procéder par un autre biais. Et il n'y avait pas plusieurs solutions. Pour sortir de la solitude du *Je pense*, l'unique issue résidait dans une preuve de l'existence d'autrui au moins aussi puissante que celle du sujet pensant, si ce n'est plus irréductible encore. C'était devenu ma mission philosophique. J'étais possédé par la vive conviction qu'une preuve d'autrui, en repeuplant la salle noire, permettrait de lever une armée de compagnons de damnation et d'abattre ainsi les murs de notre geôle d'illusions. Donnez-moi un vrai Autre, et le monde viendra par surcroît. De toute façon, si quelque chose apparaissait à cet esseulement métaphysique en quoi consistait le *Cogito*, c'était bien qu'il y avait un genre d'autre, qui s'en distinguait d'une façon imperceptible et qui agençait tous ces dioramas. Les paysages de l'existence, les événements de la vie ne surgissaient pas sur commande et n'étaient en aucune façon soumis à la volonté de la pensée. C'était là l'indice d'une étrangeté foncière, d'une altérité fondamentale, d'un Inconscient qui devait jouer au cœur de ce Je unique. Mais alors, l'expérience en son sens transcendantal n'était peut-être ni plus ni moins qu'une situation de schizophrénie métaphysique ; l'hallucination d'une divinité oubliée, soumise à ses propres

divagations. Comment parvenir dès lors à la différencier d'un simple cas de délire, relevant de la psychiatrie plutôt que de la métaphysique ? Je me retrouvais pris dans un dilemme insoluble.

Je m'en suis ouvert à ma professeur de philosophie au cours de l'année et elle me conseilla de m'attaquer aux *Méditations cartésiennes* de Husserl, dans lesquelles, me disait-elle, je devrais sans doute trouver quelques pistes. Cette œuvre pouvait être considérée comme le premier atelier d'élaboration de cette question de l'existence d'autrui. Je me suis, comme on peut s'en douter, empressé de me procurer le livre. Cependant, j'ai été, pourquoi le cacher, déçu et découragé dans un premier temps : je ne comprenais tout simplement rien. Après les délices cartésiens, s'emparer de la langue husserlienne était une gageure pour le jeune lycéen que j'étais. Ma professeur avait pourtant pris soin de me prévenir de la difficulté de l'auteur, mais j'étais loin d'imaginer l'âpreté du lexique, la rigueur sinieuse de la méthode et la complication du propos. Finalement, aborder Husserl sans un solide bagage philosophique, c'est un peu comme faire de la varappe en robe de chambre ; un projet ambitieux et qui se respecte, mais dont on se dit qu'il aurait sans doute supporté une ou deux réunions préparatoires, voire un petit bilan logistique. Quoi qu'il en soit, je me suis accroché comme j'ai pu, secondé par ma hâte d'en arriver à la Cinquième Méditation, dans laquelle j'allais enfin voir à quoi ressemblait cette preuve énigmatique de l'existence d'autrui. Et puis, je retrouvais tout de même, sous la sécheresse husserlienne, l'eau vive des questionnements qui m'avaient travaillé au corps tout le long de ma courte vie. Néanmoins, parvenu au terme de mon ascension, j'ai seulement éprouvé ce sentiment de solitude et de déconvenue qui pouvait m'envahir lorsqu'à la télévision, je voyais ces athlètes de la pierre, achevant d'escalader un immense piton rocheux, se dresser enfin sur le pic pour dominer du regard l'immensité désertique étendue à leurs pieds ; la seule pensée qui me venait alors était : « Et maintenant, il faut redescendre... ». Un Sisyphe sans fardeau.

En fait, je me sentais épuisé et troublé par l'apparent cul-de-sac de la prouesse technique. On m'avait promis une sortie définitive du solipsisme pendant deux cent cinquante pages et, à la fin, je n'en comprenais toujours pas la teneur. J'avais cette curieuse impression d'avoir patiemment entendu répondre à une autre question que la mienne. Il me semblait, en effet, que Husserl s'était éconduit dans deux versions contradictoires et insatisfaisantes du problème d'autrui. Soit il l'évoquait depuis son aspect externe et autrui était alors reconduit à celui qui nous apparaît dans la vie commune et naturelle, ce qui, en ce cas, n'autorisait en rien à le considérer comme un autre authentique, aucun indice au sein de cette expérience ne menant à la signification dernière et indubitable de l'altérité ; soit il l'imaginait d'un point de vue interne et, alors, c'était en définitive un *autre moi* qui était convoqué, un reflet posé ou supposé, mais en aucune façon autrui en son sens véridique, irréfutable, ce qui me ramenait inévitablement au problème de la schizophrénie métaphysique. Par ailleurs, je n'entendais strictement rien à cette notion d'intropathie, qui me paraissait sculptée dans le même bois que la baguette magique de la “ glande pinéale ”, tout comme je demeurais étranger à cette idée de “ sphère d'appartenance ”, n'ayant jamais découvert par quel moyen assister à cet instant miraculeux où l'intérieur s'arrête et cède gracieusement la place à l'extérieur. Autrui demeurait donc au final toujours aussi problématique, à mes yeux : qu'il soit appréhendé à travers son apparence — et par conséquent potentiellement trompeuse — ou bien depuis mon vécu — pourtant par essence intransgressible —, il n'était de fait jamais *prouvé en son principe*, surgissant en pleine gloire des nimbes de

l'hyperbole, comme cela avait été le cas pour la pensée. J'ai donc, au bout du compte, délaissé Husserl, croyant m'être égaré et ne sachant pas vraiment retrouver mon chemin. Il me faudrait par la suite plusieurs années pour renouer avec la phénoménologie. Évidemment, je ne comprends pas, maintenant, comment j'ai pu à ce point " passer à côté " de Husserl.

Ainsi, lorsque j'ai découvert les *Méditations phénoménologiques* de Richir, j'étais plongé depuis déjà un bon moment dans une sorte de désespoir philosophique, me sentant en quelque sorte trahi par la discipline à laquelle j'avais accordé ma créance. Depuis la fin du lycée, j'avais eu beau jouer les aruspices de bibliothèque, rien, dans les œuvres que j'éventrais, ne me mettait sur la piste de l'hyperbole. Je ne tombais que sur des carcasses muettes ou des entrailles bavardes, ne trouvant, dans le fouillis de ces constructions spéculatives et de ces métaphores heuristiques, aucune trace de la fulguration qui m'aurait permis d'effacer les vieilles autorités et de ressusciter le monde depuis les cendres du doute. Je m'étais donc réfugié à la périphérie de la philosophie, me consolant dans les bras, eux-mêmes désespérés, de la psychanalyse, de la mécanique quantique et du gnosticisme ; pour ainsi dire, les trois idées transcendantes — l'âme, le monde et Dieu —, détraquées, passées au crible de l'hyperbole. De la psychanalyse, je retenais la mythologie des pulsions et la tragédie du désir, retrouvant dans cette architectonique des coulisses un écho de mes fantasmes reptiliens infantiles. Par la mécanique quantique, je pouvais redevenir " matérialiste ", sans renier les foules de mondes fantômes que je sentais se bousculer aux lisières de ma perception et qui n'avaient jamais cessé de faire entendre leur rumeur. Enfin, dans le gnosticisme, je découvrais une expression, sans doute naïve et brutale, mais résolument authentique, de la rage qui palpitait en moi comme une seconde peau, dirigée par contumace contre le Mauvais Démon, responsable du métier à tisser les illusions, ainsi que contre ses Archontes gardiens, détenteurs des clefs du savoir et de la salle noire.

Au beau milieu de la nuit, je me suis donc extirpé des pages des *Méditations*, que j'avais déjà commencé à amplement corner et crayonner, et je me suis levé, presque embarrassé. J'ai traversé ma chambre et ouvert mes fenêtres, pour observer un moment la gibbosité de la lune, dont la lumière blême caressait les silhouettes massives des immeubles alentour, à peine assistée par le halo sphérique du lampadaire, vigie solitaire des allées du quartier. Je ne savais quoi penser. Toutes mes hantises d'enfance, toutes mes lubies d'adolescent, toutes mes escapades d'étudiant semblaient avoir été convoquées et sommées de témoigner pour un dernier procès verbal. Je voyais s'entrouvrir un portail, une façon de poser les problèmes qui, enfin, faisait sens pour moi. Se dessinant tout à la fois comme une psychanalyse cosmique, une phénoménologie quantique et un gnosticisme transcendantal, la pensée richirienne semblait me donner les armes pour disloquer la salle noire et reconquérir ma liberté. Le principe en était extrêmement simple, au final. On ne pouvait venir à bout du solipsisme qu'en allant jusqu'au bout du scepticisme, qu'en poussant l'hyperbole jusqu'à son comble. Le royaume des simulacres ne prenait fin qu'à l'extrémité du vertige. C'est alors seulement que le Malencontre, ce règne sans partage du Despote sur les phénomènes, ce diktat illusoire d'une illusion dictatoriale, cet empire de la salle noire, pouvait être défait et que pouvait naître une ancienne magie. Car, à quoi bon un grimoire sans magie ? Néanmoins, ce n'est pas vraiment dans les *Méditations* que j'ai trouvé cette sorcellerie séculaire, mais, en allant chercher dans les *Recherches phénoménologiques*, bien après cette nuit initiatique, certain qu'il me manquait quelques clefs pour m'emparer des rituels et des conjurations.

Il ne s'agissait pas là cependant d'un nouvel illusionnisme ; j'en étais sûr. Tout au contraire, je retrouvais, au creux de ces lignes, une antique connaissance de la chair et du monde, le pouvoir immémorial et immarcescible du phénomène, cette *magya* évoquée par Schelling, capable de rompre les charmes qui maintiennent nos yeux clos et de rouvrir, par-delà la veille, le sommeil et le rêve, le chemin de la Hante, ce domaine primitif de la vie auquel elle retourne chaque fois s'abreuver en secret. Cette magie du phénomène ne promettait pas la puissance comme réalisation de tous les possibles, mais conviait le réel à son impossible, transformait la réalité en transpossibilité.

Le véritable *cogito* résidait donc en fait dans le principe barbare et anonyme des apparences. Oui, tout pouvait n'être que mirages et trompe-l'œil, rien n'était en mesure de nous préserver de l'illusion. Voilà bien la raison pour laquelle le risque de la salle noire menaçait constamment : c'était que le simulacre participait de la structure même du phénomène. L'Autre pouvait naître partout, parce que le Même n'était nulle part, sinon dans son fantasme ou ses grimaces, partout en suspens, toujours en imminence. Il ne s'agissait plus de gagner la quiétude de l'évidence dans la certitude métaphysique de la pensée, mais, au contraire, de sublimer l'inquiétude du doute dans l'incertitude hyperbolique du phénomène. Et cette instabilité transcendante, aucune force ne pouvait la renverser, ni l'affaiblir. Tout au contraire, c'était elle qui pouvait corroder même les liens les plus infrangibles. La tyrannie du Démoniaque pouvait ainsi s'effondrer dans les valse-hésitations de l'hyperbole, dans ces ébats perpétuels au sein de la versatilité des apparences, inspiration et respiration de toute l'Humanité, souffle des origines capable d'abattre les anciennes cloisons, d'ébranler toutes les fondations, de faire tomber les citadelles des Archontes, pour enfin rétablir la Cité immortelle, dont les frontières seraient désormais tracées à l'infini par les circumdambulations du désir. Dans les cillements des phénomènes, on peut ainsi deviner le barattage d'étranges éons, le brassage aveugle de mondes en gésine, traversés de bribes de sens vibronnants, s'entretenant ou s'effilochant au gré de leurs fantaisies, s'épiant mutuellement, se surveillant dans leur déploiement, se perdant et se retrouvant. Chaque phénomène s'éveille alors en organe d'*escences* et se met à palpiter à l'unisson d'autres univers, dont on peut percevoir le ronflement, dans le lointain — ces multitudes virtuelles et potentielles, ces phénomènes suspendus qui n'auront pas connu de phénoménalisations et ces phénoménalisations avortées qui ne connaîtront pas de phénomènes, mais dont l'absence épaisse et abondante compte pourtant au monde, en conditionne la présence et l'accès. C'est ce qui fait que la phénoménologie est une véritable expérience transcendante, et pas une simple rêverie disciplinée. L'on peut alors assister au coucher de l'aveuglant présent vivant, centre ubiquitaire et rayonnant, contenu dans les bornes absolues de ses rétentions et de ses protentions, et voir s'ouvrir des terres crépusculaires, aux brouillards iridescents, tramés de l'étoffe même des songes, où s'égaie une vie anonyme et sauvage, traçant et effaçant ses marges d'un même mouvement, prise dans sa propre fugue. Dès lors, se composent devant le regard flottant de la pensée, de véritables symphénies transcendantes, qui scellent, pour l'éternité, les noces phénoménologiques des ténèbres et de la lumière, au cœur de l'hyperbole ; ce creuset des passions, des prodiges et des paradoxes.

Le style richirien est comme un fleuve dans lequel on appréhende d'entrer, en raison des courants qu'on présage trop forts et contraires, intimidé par les tourbillons et les fosses, par l'onde trouble qui charrie des corps qu'on ne reconnaît pas. On tente alors d'en remonter le cours pour y trouver un endroit calme et apaisé, dans lequel tremper les pieds, s'acclimater à la froideur de l'eau, faire quelques brasses sans risquer d'être précipité par le fond. Le promeneur doit bien vite déchanter. Plus on s'approche de l'amont, plus le lit se divise en une multitude d'affluents tortueux, sans qu'aucun ne semble perdre le caractère torrentiel de l'aval. La source se dévoile aussi dispersée que les écueils qui affleurent et que l'on peut deviner par les bouillons innombrables qui troublent la surface. Il faut alors s'y résigner : il ne sert à rien de longer la rive pour différer le plongeon, car il n'y a pas de bon endroit pour entrer dans l'œuvre richirienne — et ce pour une bonne raison. Tout comme la rivière, elle tourne le dos à ses origines et se dessine comme une invitation vers l'océan.